

2009 - DE MEDOC A MEDOR

DE TOULON A LA CEPHALONIE

CHAPITRE PREMIER

Où l'on voit « La Billebaude » éviter les dangereux écueils des bouches de Bonifacio, louvoyer entre les tourbillons effrayants de Charybde et Cylla et, résistant aux sirènes de la mer Ionienne, atteindre enfin aux rivages de la civilisation hellène.

Contrairement à ce que l'intitulé de cette chronique pourrait vous laisser présager mon propos n'aura pas grand-chose à voir avec la classification de 1855. Encore que...savez vous, par exemple, qu'il n'y a aucun Saint Julien ni Saint Estèphe dans les cinq premiers crus alors qu'à titre exceptionnel on y a inclus le Haut-Brion qui est un Graves ? Je ne compte pas non plus spécialement m'intéresser aux chiens. Quoi que ... il y aurait beaucoup à dire sur les nuisances que constituent les déjections canines en ville, et tout particulièrement au Mourillon. En vérité le jargon abrégé MEDOC, MEDCENT, MEDOC découpe « mare nostrum » en trois bassins : Méditerranée Occidentale, Méditerranée

Centrale, Méditerranée Orientale que le lecteur avisé identifiera sur la carte jointe.

Le nom de code du projet c'était « La croisière des détroits ». Objectif : franchir successivement les bouches de Bonifacio, le détroit de Messine, le canal de Corinthe, les Dardanelles, le Bosphore, et, cerise sur le gâteau, le détroit de Kertch qui fait communiquer la mer d'Azov (rien à voir avec les déjections canines mentionnées plus haut) et la mer Noire. Mais, de fil en chas, beaucoup d'arguments –



développés principalement par l'équipage, soit dit en confidence-- nous ont convaincus que Sébastopol et Odessa gagneraient à ne pas être connues et que le détroit de Kertch était un haut lieu de la pollution. Enfin, et peut-être surtout, l'escale à Constanza qui devait servir de base arrière pour une grande virée en Roumanie, selon moi pays de latinistes et de musiciens, pétris de culture française, a pris du plomb dans l'aile après que nous avons côtoyé, l'été dernier à bord du « Matisse » son état major roumain : que des rustres.

Grosse déception car je dois avoir encore un peu de famille là-bas. En effet ma grand-mère paternelle, après deux veuvages, avait épousé en troisième noce et la quarantaine bien sonnée l'étudiant roumain de 19 ans qu'elle logeait ; lequel a fini par la plaquer, après trente

ans de vie commune, pour une danseuse de l'Opéra de Paris qui, j'imagine, ne manquait pas de tempérament. En effet le résultat quasi immédiat a été un infarctus et le troisième veuvage de ma grand-mère qui devait survivre un bon quart de siècle à son troisième mari, de 22 ans plus jeune qu'elle. Ainsi périt Florin Vasilescu, aîné de trois garçons ; les deux frères se prénommant Virgile et Horace. Incapable de refuser quoi que ce soit à mon équipière favorite j'ai dû renoncer à rouler les mécaniques l'été prochain en vous annonçant fièrement : « Nous revenons de la mer d'Azov ». Adieu donc les merveilles du Pont-Euxin, nous ne franchirons que l'Hellespont et limiterons notre périple à la Corne d'Or.

C'est donc vers Istanbul que nous avons mis le cap le jeudi 30 avril ayant attendu une météo favorable succédant à l'alternance classique : coup de vent d'Est / Mistral. Un peu de vent de cale, un peu de voile aussi, et le lendemain soir un mouillage au clair de lune dans



l'anse de Mortoli, au Sud du cap Sénétose ; c'est à gauche en entrant avant de franchir les Bouches.

Le lendemain matin ravitaillement rapide à Bonifacio - une calanque que l'on retrouve toujours avec bonheur hors saison- du pain frais et surtout du pastis pour réparer un grave oubli à l'appareillage ; et puis c'est la grande diagonale tyrrhénienne vers les îles éoliennes, sentinelles volcaniques qui gardent le détroit de Messine.

Cette fois du bon vent, nettement plus fort qu'annoncé. Qu'importe c'est au portant ; notre petit pilote de cockpit, Toto pour les intimes, cède la place à Krupp, régulateur d'allure qui possède toutes les qualités des produits de l'industrie germanique, et Danièle et moi retrouvons tout naturellement le rythme des traversées alizéennes, rythme qui se mesure essentiellement en citrons verts consommés. Seuls ceux qui les ont pratiquées en connaissent les charmes et les contraintes. Les tâches les plus ordinaires y requièrent infiniment plus d'efforts qu'à terre. Cuisiner c'est quelque chose comme jouer au ping-pong sur un trampoline ; quant aux ablutions intimes ce sont des séances

d'assouplissement à coté desquelles le Kama-Soutra fait figure de manuel de rééducation pour tétraplégiques. A cet égard je suis très fier de me raser quotidiennement, quel que soit le temps, sans plus de balafres en fin de compte qu'un sorcier papou n'a de scarifications rituelles. Après trois jours d'une traversée heureusement sans histoires mais malheureusement sans poissons, les lignes révisées avec amour avant l'appareillage ne ramenant que des sacs plastiques, nous entrons au petit jour dans le port de Santa Marina, ville principale de Salina, île



rendue célèbre, par le film « Le facteur ».

Deux jours agréables dans une île réputée « off the beaten track » ; c'est peut-être vrai maintenant mais certaines boutiques de pseudo luxe laissent craindre le pire pour l'été. Ne boudons pas notre plaisir d'être en ce moment les seuls touristes, ou presque, ce qui nous permet des contacts faciles avec les îliens. Notre QG c'est la boutique indescriptible (bordelo dit-il lui-même) de Maurizio où tout le monde vient faire la causette et boire un café, le meilleur de l'île selon lui. Accessoirement Maurizio répare



les ordinateurs, les téléphones mobiles tout en racontant ses séjours en Libye. C'est là qu'on vient consulter nos mails, envoyer quelques messages et suivre la météo tout en baratinant car Maurizio adore parler français, et pas question de se désintéresser de la conversation. Il y a aussi, Monsieur Tuc-Tuc du nom sous lequel on désigne les scooters-tripoteurs en Malaisie, et surnom que nous avons donné au marchand de fines herbes et de fleurs de courgettes qui passe tous les matins sur le vieux port que les romains

ont creusé dans le basalte à Ventotene. Ici, à Santa Marina, Monsieur Tuc-Tuc est un vieux marin reconverti en transporteur de tout et n'importe quoi : pour nous ce seront des jerrycans mais, comme on le croise vingt fois par jour, il nous servira aussi à l'occasion, de taxi monoplace c'est-à-dire à deux sur une sorte de selle avant de vespa. A Salina la production principale c'est le vin et surtout le Malvoisie, Malvisia pour les indigènes. Les anglais n'hésitent pas à le comparer à du Sauternes ce qui me paraît tout à fait exagéré. En fait j'étais très désireux de connaître ce nectar me souvenant que Richard III avait fait noyer dans un tonneau de Malvoisie son frère dont c'était le vin préféré, attention délicate s'il en est.

Nous passons deux nuits très calmes amarrés à la jetée du port de plaisance, où il y a tout ce qu'il faut : pendille, eau, électricité et sanitaires ; apparemment c'est gratuit hors saison car personne ne nous a rien demandé. Le 7 mai c'est un branlebas matinal car nous avons décidé d'appareiller à 4 heures pour embouquer Messine vers midi ; pour



une fois le calcul de courant, fondé sur la pleine mer de Gibraltar, ce qui n'est pas la porte à côté, est parfait et nous franchissons le détroit à plus de 7 nœuds avec vent et courant portants. Paradoxalement à Gibraltar ça n'a jamais marché et malgré des calculs affûtés on a toujours eu le courant sur le pif.

Cette fois nous trouvons en Ionienne un vrai temps de demoiselle et le génois Volvo sera souvent sollicité ; « motor sailing » comme disent hypocritement nos amis anglais qui n'avoueront pour un empire qu'ils bourrinent la plupart du temps et que la voile est purement décorative. On embraye sur

musique, bouquins, mots croisés. On sort même l'ordinateur ce qui permet à Danièle de faire ses « patiences », et à moi de graver mes divagations, aussi fumeuse que digressives, dans le marbre du disque dur. Seul évènement fâcheux, qui survient au milieu de la nuit comme d'habitude, un grand choc à l'arrière suivi de fortes vibrations du moteur ; je suis persuadé qu'on a cogné sur du solide et que l'hélice est en chou fleur. Coté moteur rien de visible ; un petit bain le matin pour constater qu'hélice et embase sont impeccables. Tout rentre dans l'ordre sans qu'on sache vraiment ce qui s'est passé.



Comme souvent des oiseaux perdus viennent se réfugier à bord où ils meurent inexorablement, refusant toute nourriture ; c'est vrai que la mie de pain trempée dans du lait ou du jaune d'œuf ça va bien pour des moineaux parisiens, encore faut-il souvent nourrir les jeunes de force avec un compte gouttes, mais pour des hirondelles ou des éperviers rien à faire. Rousseau avait déjà noté qu'un chat se laisserait mourir de faim à coté d'un plat de légumes qui le sustenterait parfaitement ; il voyait là une des différences fondamentales entre l'homme

et l'animal. En tous les cas nos malheureux volatiles, s'ils n'ingurgitent rien, ont, en revanche, l'agonie fienteuse et Danièle doit laver et relaver draps et couette de notre couchette matrimoniale.

Pendant cette traversée j'entre progressivement dans les arcanes du logiciel de l'indicateur cartographique, dernier gadget du bord. Pas simple, car entre le logiciel version française et la notice américaine on observe quelques différences et je maudis souvent les traducteurs (Marie-Loï fera suivre ma malédiction à qui de droit) ; ainsi l'indication « Fermeture Vitesse » est-elle restée longtemps mystérieuse jusqu'à ce que je comprenne qu'il s'agissait de la traduction de « Closing Speed ». Ca ne perturbe pas la navigation et nous entrons à Argostoli, principale ville de Céphalonie, sans les difficultés rencontrées de nuit il y a plus de vingt ans avec notre cher « Fou de Bassan ». Cette fois nous n'allons pas au port principal mais à la marina en construction depuis 10 ans, et de fait à l'abandon ; on a tout juste pu accoster une jetée sans eau ni électricité. Deux km à pied pour trouver un taxi et faire une corvée jerrycans, on va aussi chercher un cybercafé pour vous transmettre cette chronique. Je crois que nous ne nous attarderons pas longtemps en Céphalonie et que nous prendrons bientôt la route de Corinthe.

9 Mai 2009

21 mai 2009 - DE MEDOC A MEDOR

DE CEPHALONIE A ATHENES

CHAPITRE DEUXIEME

Où l'on voit « La Billebaude » franchir des ponts et des canaux qui se contredisent, contempler les merveilles des civilisations anciennes, s'attrister devant la médiocrité de nos contemporains, et, enfin, déplorer la disparition d'un grand metteur en scène au nom bien familier.

Cela ne vous surprendra pas, la « marina » en construction, ou en démolition (on ne sait pas très bien) d'Argostoli, à plus d'un kilomètre de la ville n'ayant ni charme ni commodité nous avons remis le cap à l'est dès le lendemain de notre arrivée, après un reemplètement en gazole, par taxi et jerrycans. J'emploie à dessein ce terme de « reemplètement » utilisé dans la Marine Nationale car il m'a toujours paru mystérieux ; je peux aisément comprendre que l'on complète ses approvisionnements mais qu'on les reemplète me paraît aller au-delà de la prévoyance ordinaire du marin qui se contente de ne pas appareiller sans biscuit.



De Céphalonie vers le golfe de Patras il n'y a guère de choix pour les escales dans un rayon de 50 milles ; distance maximum retenue car craignant, exagérément sans doute, l'affluence, j'avais souhaité éviter les navigations nocturnes dans ces eaux resserrées. Bref, partis à l'Angélus du matin d'Argostoli nous avons embouqué à l'Angélus du soir le chenal qui conduit à Missolonghi à travers quelques milles d'immenses marais, bordés d'anciennes maisons de sauniers, reconverties pour la

plupart en résidences secondaires de Bobos. Missolonghi haut lieu de la résistance contre les turcs à la fin du XIXème (les turcs, comme à leur habitude, ont massacré tout le monde) et où périt Lord Byron qui avait apporté aux Grecs toute ses relations, toute sa fortune et sa vie même, ce dont ils se soucient aujourd'hui comme d'une guigne ; il paraît que pourrit quelque part entre deux super-marchés sa statue en pied, mais nous n'avons pas eu la curiosité de pousser jusque-là nos explorations. Nous nous amarrons dans un coin plutôt sympathique du port entre deux pescadous accueillants quand un quidam vient nous enjoindre de gagner la « marina » située à l'autre bout du port, dans la pampa, alors que nous sommes devant un bistrot attractif où je compte bien déguster le premier ouzo de notre séjour chez les hellènes. On l'envoie donc poliment mais fermement se faire voir chez ses compatriotes et restons amarrés à ce quai prétendument interdit mais qui fleure bon l'anis.

Après quelques ouzos et une excellente nuit, ceci expliquant cela, aucune raison de rester dans un pareil bled. Aussi, après une vidange – une nécessaire horreur- le tournebroche



repart et, sur une mer d'huile, ce qui s'impose après une vidange, on met le cap vers Navpachtos. En bon français Lépante où le patron tient absolument à faire escale pour une multitude de raisons liées, entre autres, à une piquette foutue aux turcs (j'en profite, comme je le ferai à Navarin, car aux Dardanelles ce sera, je le crains, moins glorieux pour les roumis) et à des souvenirs de l'Ecole Navale. Nos fidèles lecteurs – on peut toujours rêver – se souviennent de la

galère montée par Juan d'Autriche que nous avons photographiée au superbe musée naval de Barcelone ; c'est ce fils bâtard de Charles Quint qui, à peine âgé de 23 ans, conduisit à la victoire la flotte chrétienne face aux 200 galères turques. Et on voudrait faire entrer la Turquie dans l'Europe ? Déjà la Grèce c'est limite à mon avis ; vous comprendrez pourquoi plus loin (encore le delayed decode, procédé littéraire consacré par ce cher Korneziowski).

Avant d'arriver on passe sous le pont Charilaos Trikoupis plus connu sous le nom de pont Poséïdon voire, localement, de pont des français (Bouygues ?). Le trafic est réglementé et je demande l'autorisation de prendre le chenal nord ; ce sera donc « three pillars on the right, one pillar on the left ». Bien qu'il n'y ait pas d'inquiétude à avoir pour le tirant d'air c'est assez impressionnant de passer sous un pont qui a été pour quelques mois le plus grand pont haubané au monde, jusqu'à l'inauguration de celui de Millau.



Quelques milles plus loin c'est Navpachtos un très joli village surmonté par une forteresse et enserrant un port naturel elliptique dont l'entrée, fortifiée, est flanquée de deux tours massives. C'est vraiment petit mais on réussit à glisser notre étrave entre les barcasses de pêcheurs après avoir mouillé notre ancre de détroit au milieu du port. Danièle saute héroïquement sur le peu de quai qui subsiste et amarre comme elle peut sur les rochers. Une manœuvre un peu sportive mais le port est tellement joli qu'on

ne regrette pas notre peine. En faisant le tour des fortifications on tombe sur une superbe statue de Cervantès récemment érigée par l'ambassade d'Espagne ; c'est en effet à la bataille de Lépante qu'il a perdu son bras gauche mais le sculpteur a préféré le représenter avant la bataille avec tous ses abattis encore en place. Calamares a la plancha le soir (on a oublié le nom grec) et appareillage le lendemain sans hâte. Petite appréhension en relevant la pioche dans ce port encombré de corps morts ; haute et claire, ouf ! Saisir et bosser ; la Retraite, la Berloque sitôt paré.

Un sympathique vent d'ouest assez frais pousse « *La Billebaude* » sous foc seul vers l'île Trisonia ; une étape courte car Corinthe c'est un peu loin pour une traversée de jour, et



puis, on a envie de s'offrir deux jours de farniente. Excellent choix, île très verdoyante et dans une baie bien abritée une superbe marina à l'abandon comme on peut s'y attendre ici ; des quais superbes que longent des allées pavées encadrées de lauriers roses et de tamaris, le tout éclairé le soir par des réverbères style art dec de fort bon goût ma foi. En grim pant dans le minuscule village à flancs de coteau on a une vue superbe sur les monts encore enneigés du Péloponnèse. En dehors d'une prise d'eau

difficilement accessible aucune commodité. Pas grave : les panneaux solaires suffisent à notre modeste consommation électrique, et on peut prendre des douches à l'hôtel qui surplombe la « marina ». Juste à côté, 200 mètres peut-être, un minuscule port de pêche bordé de tavernas qui doivent être bondées l'été de touristes arrivant par vedette de Glichada, mais en ce moment il n'y a que nous. On choisit la plus modeste, un peu en retrait, et on y trouve tout ce qu'on cherche : poisson frais et Wifi. Après cette halte paisible on remet le cap vers l'est, très peu de vent, beaucoup de teuf teuf, et on s'amarre dans la « marina » de Corinthe qui n'a, là encore, de marina que le nom. On est dans le centre de la ville et c'est le principal car, une fois n'est pas coutume, nous envisageons une escale culturelle. Dans la même journée on cochera toutes les cases du guide : l'ancienne Corinthe, Mycènes et Epidaure ; pour faire bonne mesure on jettera même un coup d'œil à Nauplie.

L'ancienne Corinthe (qu'on a visitée par erreur l'ayant confondu avec l'acro-Corinthe) c'est un champ de ruines confuses : antiques, franques et byzantines superposées. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Les ruines romaines, fierté de Pithiviers-le Vieil, quelques alignements de cailloux sans le moindre intérêt, me paraissent aussi passionnantes. Je me demande d'ailleurs combien de temps elles résisteront à la cupidité des beaucerons avant de se transformer en champ de betteraves. Tout ça me rappelle l'immortelle réplique de Mme J. rentrant d'un voyage en Grèce : ma mère lui demande aimablement si elle avait aimé l'Acropole et elle de répondre « Oui, mais c'est très abimé ». Mycènes, en revanche, quel choc. Des ruines certes mais telles qu'on voit bien le plan général de la ville et surtout un site exceptionnel ; un éperon rocheux qui domine les collines et les plaines alentour où l'œil se repait d'une nature quasiment vierge ; seules traces humaines des oliveraies et des orangerai es. Et puis, si l'on porte tant soit



peu d'intérêt à la tragédie grecque ça fait vraiment quelque chose de découvrir, côte à côte, les tombes de Clytemnestre et de son amant Egisthe alors que son époux légitime Agamemnon, qu'ils ont assassiné, repose un peu plus loin. Je crois avoir évoqué précédemment les délicieuses cruautés de Richard III, mais franchement les Tudor, Lancastre et les York comparés aux Atrides ça vous a un côté gentillet du genre petit meurtre entre amis. Tenez Atrée, par exemple, le fondateur de la dynastie

éponyme, il a tué les enfants de son frère avant de lui faire déguster en ragout ; ça commence très fort, non ? Aux sources de la tragédie grecque il y a aussi les Labdacides dont je vous parlerai peut-être si, d'aventure nous excursionnons à Thèbes. Tout ça c'est du pareil au même : régicide, fratricide, parricide, infanticide etc. dans le cas des thébains ajoutez inceste (inceste de citron bien sûr) et vous aurez tous les ingrédients de ces tragédies qui nous touchent toujours après 2500 ans. Dans une ville inculte comme Toulon Jane Birkin a fait récemment théâtre comble en interprétant l'Antigone de Sophocle. Qui l'eut cru ?

Je passe rapidement sur Nauplie, ravissante petite ville sur le golfe d'Argolide. Mille choses à voir ; mais, pour nous, la satisfaction de notre estomac a primé sur la visite de la forteresse franque d'abord vénitienne ensuite, et la flânerie dans les ruelles de la vieille ville n'avait d'autre but que de trouver la taverna recommandée par le guide Michelin. Quelques tzatzikis et quelques metzosaladas plus tard direction Epidaure, le mieux conservé mais aussi, peut-être, le plus beau de tous les théâtres antiques.



Là encore un site exceptionnel ; on monte sur un sentier sous les arbres et, brusquement, face à soi ce merveilleux amphithéâtre ou les marbres de l'« orchestra » ont été usés par les cothurnes que portaient les choreutes des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Plus récemment la Callas a interprété ici Médée ; quelle émotion ça a dû être. Très peu de touristes en cette saison si ce n'est un groupe de russes dont la guide se croit obligé de chanter pour démontrer l'acoustique exceptionnelle de ce

demi-cercle magique bâti sur le nombre d'or. Le nombre d'or a été défini géométriquement par Euclide : M étant un point du segment AB le rapport parfait est tel que $AB/AM = (AB+AM) /AB$. Les lecteurs un tout petit peu mathématiciens en déduiront que le nombre d'or est la solution de l'équation algébrique : $x^2-x-1=0$.

Au retour on profite de la voiture pour un marché de légumes et de gazole ; aussi un stop pour acheter Le Figaro et Le Monde, encore plus inintéressants vus d'ici, sauf qu'on y apprend la mort de Roger Planchon, décès qui me touche doublement. D'abord parce que nous partageons le même cardiologue à la clinique Georges Bizet (dans le XVIème s'il vous plaît), ensuite parce c'était probablement un proche cousin. Mon grand-père paternel, Louis Gaston Ferdinand Planchon faisait partie d'une fratrie type équipe de foot : 10 frères et pas de sœur. Il avait parmi ses employés un clerc obscur, Jean Pelletan, premier mari de ma grand-mère, une femme assez exceptionnelle dont j'ai déjà eu, me semble-t-il, l'occasion de vous entretenir. Ce malheureux est mort d'une péritonite en voulant à tout prix -- malgré les objurgations de son épouse adorée-- consommer une moutarde envoyée par sa maman alors que le pot de verre s'était brisé dans le transport. Louise Oubriot, devenu du coup veuve Pelletan, désargentée mais encore jeune et fraîche n'eut aucun mal à se faire embaucher par le patron de son défunt. Embaucher et engrosser puisqu'après l'avoir épousée, Louis Gaston Ferdinand est parti discrètement se faire tuer en septembre 1914, six mois avant les premiers vagissements de mon cher papa qui fit ainsi son entrée dans cette vallée de larmes avec la double qualité de fils posthume

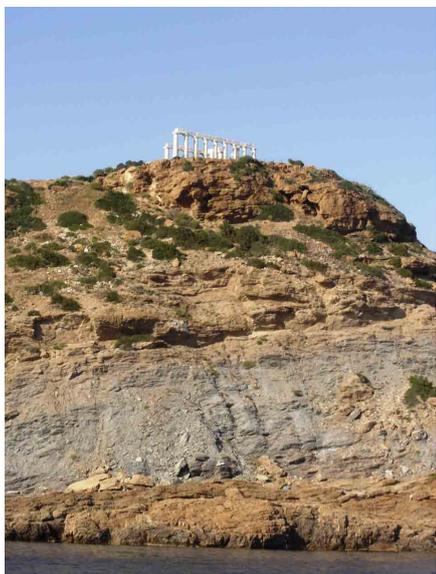
et de pupille de la nation. Quant à la famille Planchon elle n'a jamais voulu voir ni ma grand-mère ni mon père considérant que Louis Gaston Ferdinand s'était mésallié. Ce doit être assez fréquent puisque, côté maternel cette fois, quand un mien cousin s'est marié avec la baby-sitter qui veillait sur les tout jeunes enfants de sa sœur aînée, ma chère cousine a eu ce mot charmant : « Mon frère a épousé ma bonne ».



Le 16 mai on passe en mer Egée via le canal de Corinthe que tout le monde connaît, je ne m'y attarde donc pas d'autant que c'est très court ; c'est aussi très cher, le canal le plus cher du monde au Km. Dans les remous d'un gros cargo qui touche quasiment les bords on slalome pas mal et le barreur doit être attentif. C'est amusant de penser que les grecs avaient la chance de disposer d'un isthme qui liait le Péloponnèse au continent ; ils ont coupé l'isthme avec un

canal et maintenant ils se ruinent pour construire des ponts. Les anciens n'étaient pas si bêtes qui faisaient passer les bateaux d'un golfe à l'autre avec des poulies, des treuils et des charrois.

On traverse le golfe de Corinthe au moteur, pressés de quitter les environs pollués d'Athènes et, en fin d'après-midi on se trouve au pied du Cap Sounion contemplant en contre-plongée le célèbre temple d'Apollon. C'est alors que commence une série de gags plutôt désagréables : la marina, où il y a une place pour nous, refusant carrément de nous accueillir pour des raisons administratives ineptes nous obligeant à



aller plus au nord faire des formalités à Lavrion ; formalités impossibles car le trésor public est fermé jusqu'à lundi, et ainsi de suite. Vous comprendrez que nous nous interrogeons sur l'opportunité qu'il y avait à faire entrer ces gens-là (qui n'ont rien à voir, ou si peu, avec Périclès) dans l'Union Européenne. Quand enfin, sur ma vive insistance et grâce à l'intervention des coast guards, on finit par entrer dans la marina, quatre heures plus tard, c'est pour se voir attribuer un poste en plein vent à l'extrémité d'une panne où nous étalerons dans de bien mauvaises conditions le coup de vent d'est qui va durer toute la semaine ; l'anémomètre est plus souvent au-dessus de 40 nœuds qu'en dessous et le clapot pilonne le tableau arrière. Toutes les aussières sont sorties et le bateau est écrasé contre un

malheureux catway dont on espère qu'il tiendra le choc. Par chance nous faisons la connaissance d'un ménage italien vivant à Athènes ; le soir même nous allons avec eux dans un sympathique restaurant grec sur le Cap Sounion devant le temple éclairé ; assez magique. Laura prétend avoir identifié sur une colonne la signature de Byron ; il paraît qu'il en laissait partout, déjà des graffitis ! Le lendemain toujours

grâce à eux une journée à Athènes : l'Acropole (c'est toujours très abimé !) une grande balade dans le quartier Plaka et une longue visite du musée archéologique où nous tombons en arrêt devant quelques statues célèbres. Les jours suivants on survit comme on peut en surveillant, un peu inquiets, l'amarrage quand le vent flirte avec les cinquante nœuds et que les embruns atteignent la cabine nous obligeant à vivre portes fermées. On va profiter du café internet de la marina pour vous adresser ce compte rendu (un peu trop long sans doute) avant de traverser la mer Egée. La suite, nous l'espérons, vous parviendra de Turquie.

10 juin 2009- DE MEDOC A MEDOR

D'ATHENES A ISTAMBUL

CHAPITRE TROISIEME

Où l'on voit La Billebaude se remettre d'un accident coronarien dans le calme d'une marina turque tandis que l'équipage excursionne à Istanbul.



A la fin d'une semaine passée à surveiller l'amarrage dans cette marina grecque, où nous avons été si mal accueillis et si mal logés, nous retrouvons avec plaisir Silvio et Laura venus naviguer le temps d'un week-end sur leur voilier « Levantina ». Grâce à eux nous avons fait une sympathique visite d'Athènes le lendemain de notre arrivée ; grâce à eux encore nous passerons une dernière soirée

agréable. Visite, cette fois in situ, du temple de Sounion avant d'aller dans un restaurant voisin. Silvio et Laura sont des italiens, théoriquement du moins. Silvio est, comme Sa Suffisance notre ancien premier ministre, un authentique levantin, sa famille étant installée à Smyrne depuis trois générations. De mère française il parle le gaulois comme vous et moi, peut-être un peu mieux d'ailleurs car les bons pères sont passés par là. Bien entendu le turc est sa langue habituelle ; ajoutez le grec et l'anglais sans compter l'italien évidemment et vous aurez une bonne idée d'un citoyen de la mer Egée comme il se définit lui-même. Quant à Laura, elle a suivi son mari à Smyrne, et travaille maintenant à l'ambassade d'Italie à Athènes. Quand ils sortent leur téléphone on se demande toujours quelle langue ils vont employer ; seule certitude, quand les mains s'agitent c'est de l'italien. Silvio, le levantin, est le premier à penser que l'Europe n'a pas besoin de la Turquie car, dit-il, la charnière entre l'occident et l'orient nous l'avons déjà avec la Grèce ; ce n'est pas moi qui le démentirai. Sitôt la dernière bouchée avalée, en si bonne compagnie, nous quittons sans regrets, sans tambours et sans trompettes, Olympic Marina avec le projet d'embouquer les Dardanelles le matin suivant.

Comme toujours, après le coup de vent c'est la pétrole et le teuf-teuf est mis à contribution jusqu'à ce qu'au bout de 24 heures il donne des signes de faiblesse ; le régime chute de plus en plus et, à l'aube le patron décide de faire route vers le port le plus proche en priant le ciel que saint Volvo nous soutienne jusque-là car de vent pas la moindre trace. Ce sera Plomarion au sud de l'île de Lesbos. C'est, bien sûr, un dimanche et le mécanicien promis par les coast guards ne viendra jamais. « Diem perdidit » se désole le patron sans se douter que ce n'est que le début... Dans ces conditions on décide de rallier la capitale de l'île le lendemain matin après avoir envoyé un SOS à Silvio. Toujours pas un souffle de vent, et nous retenons le nôtre en surveillant le moteur qui consent à tourner encore au

ralenti jusqu'à Mytilène. Longues formalités avant un coup de fil de Silvio ; son shipchandler à Lavrio, Georges, né natif de Lesbos, l'a mis en contact avec Andreas, un pays à lui, auquel je téléphone illico ; il passera à bord ce soir, pas avant car il est très occupé. Andreas nous met en contact avec Dimitri un mécanicien très compétent dit-il mais aussi très occupé. Dimitri ne peut venir



avant le lendemain ; en principe le matin ; on l'attendra jusqu'au soir car il est très occupé. Après examen il converge vers le diagnostic fait à distance par mon mécanicien toulonnais : l'échappement est encrassé. Trop tard pour un démontage ; comme il est très occupé, il enverra quelqu'un demain. Le lendemain matin le « technicien » arrive. On démonte l'échappement - pas très sale- on nettoie, on remonte et en route pour un essai à la mer où le moteur s'effondre. Ne ratant jamais un mauvais calembour le patron constate que la victoire de Calamine n'a été qu'une victoire à la Pyrrhus. Cette fois pas de doute c'est la pompe. Retour au port à petite vitesse, on démonte la pompe, on la nettoie, on repart ; ce coup-ci le moteur stoppe

complètement, juste dans les passes, mouillage en catastrophe, on relance, et on rejoint par miracle le quai. J'avais juré que mon fuel était impeccable car je m'approvisionne toujours dans les stations-services pour voitures et, en fait, les deux filtres sont colmatés par une sorte de glue blanchâtre, peut-être de la paraffine autrefois utilisée comme antigel. On met en place mes uniques filtres de rechange et tout semble fonctionner normalement. Après un long conciliabule au téléphone, et en grec, entre le « technicien » et son patron, on convient que Dimitri viendra le lendemain vidanger le réservoir et changer encore une fois les filtres. Dans l'après-midi, comme j'ai cru comprendre qu'il était très occupé, je téléphone à Dimitri pour insister sur le fait que je l'attends quand poindra l'aurore aux doigts de rose, comme on dit au pays d'Homère. Il m'annonce alors qu'il ne pourra vidanger le réservoir car personne ici n'accepte le fuel usagé et qu'il ne veut pas d'ennui avec la police (sic).

Le surnom de Captain Calm que m'avait donné Peter Seymour, l'organisateur du Blue Water Rally, n'a jamais été autant justifié car je m'étrangle littéralement de rage n'ayant personne d'autre sous la main. Après avoir repris mes esprits, je plonge dans le coffre du coquepit qui donne accès au moteur. J'y passerai trois heures dans la position du fœtus, armé du clystère de quelques centilitres qui sert aux vidanges d'huile, pour écluser les 90 litres du réservoir, naturellement plein à rabord, tandis que ma vaillante équipière se charge d'arroser discrètement, entre deux passages de promeneurs, les plates-bandes de la pseudo-marina où nous sommes amarrés. Après 1500 coups de pompe et une vingtaine de séances d'épandage, Danièle, elle-même toute court battue, trouve la force de m'extraire tétanisé de mon nid douillet non sans m'arroser le crane de gazole, alors que pour

cet usage j'utilise habituellement le pétrole Hahn. Après ça, se coltiner une centaine de litres de gazole en jerrycans pour refaire le plein nous paraît un jeu pour enfants attardés. Le lendemain Dimitri est là mais, bien que représentant Volvo sur l'île, il n'a pas de filtre pour le moteur ; on ne remplace donc que le pré filtre et basta.



Décision numéro 1 pas question de franchir dans ces conditions les Dardanelles où le courant contraire est de 3 à 4 nœuds ; nous abandonnons cette ambition avec d'autant moins de regrets que la traversée de la mer de Marmara tient du convoi maintenant que le programme est tendu, surtout si l'on ne veut pas shunter la Kalkidiki.

Décision numéro 2 Pas question non plus d'abandonner la visite d'Istanbul ; on ira, à pied à cheval ou en voiture
Décision numéro 3 ce sera en autocar à partir de la marina d'Ayvalik, charmant village turc juste en face de Mytilène, dont nous n'aurons connu que le célèbre bleu, celui du ciel et de la mer, ayant eu peu de loisirs à consacrer au tourisme dans l'île de Sapho.

Après une journée perdue en formalités, nous embarquons dans la navette de la compagnie recommandée par les flics, pour rallier l'« Otogar »- rien à voir avec un petit reporter belge-qui se trouve à l'extérieur du bourg. Peu familiarisé avec la prononciation turque de la langue de Shakespeare j'avais compris *Charming coach*, tout un programme ; c'est moins romantique car il s'agit de *Kamilkoç*.

Les voyages en autocar ça donne du temps au temps ; Ayvalik/Istanbul c'est une dizaine d'heures, une dizaine d'arrêts, et une traversée du Bosphore en bac qui fait économiser une centaine de kilomètres. On s'intéresse aux paysages inconnus des touristes et on fait ami ami avec les passagers tout surpris de voir deux personnes aussi étranges dans leur bus. A mi-parcours, halte d'une demi-heure dans un centre de la compagnie avec toilettes et cafeteria ; il n'y a pas de petits profits. Si les sèche mains sont chinois (marque Xin San) en revanche les urinoirs sont de la marque « Camargue » et j'espère qu'il s'agit là d'une des belles réussites à

l'exportation de l'industrie française. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'en revanche les WC, si caractéristiques de ce grand et beau pays, sont de production locale. Le peu qu'on connaît des turcs ce sont leurs kébabs et leurs cabinets symbolisant en quelque sorte les deux extrémités de la vie, l'alpha et l'oméga, l'entrée et la sortie etc.

J'exagère un peu car le nationalisme exacerbé des turcs se manifeste de mille manières et pas seulement par l'accroupissement défécatoire.



Ainsi de la multiplication des drapeaux rouges à l'étoile et au croissant blanc que l'on voit partout. La moindre barcasse ne quitte pas le port sans un immense pavillon turc à la poupe. Autre exemple caractéristique : dans ce petit bled qu'est Ayvalik tous les après-midi à six heures un sergent et six bidasses présentent les armes devant la statue d'Ataturk, les hauts parleurs diffusent l'hymne national et tout le monde se fige dans un garde à vous silencieux. J'ai le sentiment qu'il n'y aurait pas intérêt dans cet état, presque aussi policier que le nôtre, à se singulariser. Nous en aurons confirmation dans la petite navette qui nous conduit de l'immense otogar d'Istanbul vers le quartier de Tchapa. Nous discutons avec Averell, le jeune steward boutonneux et dégingandé aux esgourdes face à la route, qui contrôlait les passagers et passait de temps en temps des boissons et des biscuits. Averell (Shahim en vérité) est un syrien, marié à une turque, qui fait à Istanbul ses études d'infirmier. Osman le chauffeur se joint à la conversation. A un moment nous sommes derrière une fourgonnette de police et je dis, en riant, à Osman de faire attention à cause des flics. Protestation unanime d'Osman et d'Averell : au contraire en Turquie les policiers sont « very friendly, very kind, very helpful », tout comme les militaires qui sont adorés par la population. Curieusement l'unique autre passager de la « servis », jusque-là taciturne, se mêle à la conversation ; c'est un officier de l'armée de Terre. Je lui explique que j'appartiens à une confrérie très proche de la sienne et que je n'ignore pas que le soldat turc est le meilleur du monde ; il en pleure d'émotion, se mettrait au garde à vous si la hauteur sous barrot du minibus le permettait et nous quitte après une chaleureuse étreinte. Vous l'avez compris, ici la Stasi est partout. Le plus inquiétant c'est que face à un retour en force de l'islamisme (Ce bon vieux Mustapha doit se retourner dans sa tombe) c'est l'armée qui se considère comme garante de la démocratie et de la laïcité. Quand l'armée devient le dernier rempart de la république j'ai tendance à m'inquiéter ; avec en prime le soutien de la CIA, qui lui sous- traite ses interrogatoires musclés, ça devient grave.

Arrivés à Tchapa nous prenons le tramway pour rallier le quartier de Sultanhamet après le cri unanime d'Averell, d'Osman et du biffin « du routard dans les catégories moyen à chic était plein ; là c'est la catégorie « bon marché », cracra quoi. On changera à mi séjour pour une pension très chouette, ça fait une moyenne.

Sur Istanbul tout a été dit il me semble. Moi j'ai retenu deux choses dont nous pourrions faire notre profit ; Tout d'abord le jet rotatif hélicoïdal qui équipe les WC européens. J'avais adoré ça en Egypte et je le retrouve avec bonheur ici. Contrairement à Danièle héritière de vingt siècles de torchage judéo-chrétien je trouve ce karcher intime beaucoup plus hygiénique que le papier du même nom. Ensuite j'ai beaucoup aimé le décompte des secondes, tant pour les piétons que



pour les automobilistes, sur les feux de croisement ; je proposerai d'en installer à Rougemont.

Voilà, vous savez tout sur Istanbul ; l'essentiel en tout cas. J'aurais pu, c'est vrai, vous dire un mot des

mosquées. Il y en a partout là-bas ; plus même que chez nous peut-être. Celle qui nous a vraiment tapé dans l'œil c'est la mosquée bleue. Pas une journée que nous n'en ayons fait et refait le tour, le matin, à midi, au coucher du soleil ou, au clair de lune. L'intérieur aussi est magnifique mais il y a les hordes de barbares, en tenue de plage, brillant et flashant, dont il est difficile de s'abstraire. Quand on pense que cette splendeur a été construite en six ans on ne peut s'empêcher de comparer à nos cathédrales dont la réalisation a demandé plusieurs générations, sans compter Saint Pierre de Rome ou très proche de nous la Sagrada Familia, à Barcelone, que j'ai connue inachevée enfant et que je mourrai sans avoir vue terminée. En contemplant, admiratif, ces mosquées, j'ai d'abord pensé que l'art des coupoles était caractéristique de l'Islam comme celui des nefes l'est de la Chrétienté ; ici un concours de diamètre et là un concours de hauteur. C'est inexact puisque beaucoup de mosquée d'Istanbul sont d'anciennes églises byzantines. Quoi qu'il en soit, j'adore ces coupoles multiples qui dissimulent si élégamment contreforts et arc boutants. Il faudra qu'un jour on m'explique toutes les subtilités qui, d'arches en demi coupoles permettent de passer d'un polygone, carré, hexagone, plus rarement octogone, à un cercle. Je m'étais déjà posé la question dans la petite église carolingienne de Germigny-des-Prés. Est-ce plus difficile d'équilibrer la poussée d'une nef ou bien d'une coupole ? Est-ce que les quatre minarets d'Agia Sofia, ou les quatre principaux minarets de la mosquée bleue y participent ? D'énormes pinacles en quelque sorte ? Je sais qu'il y a un architecte DPLG parmi mes lecteurs et je compte sur lui pour éclairer ma lanterne. Si j'aime les mosquées et leurs minarets je ne reste pas non plus insensible à l'appel du muezzin. Il me plait de penser que plusieurs fois par jour on invite le bon peuple à abandonner ses activités matérielles pour quelques instants de méditation ou de prière. Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle avec l'Angélus. Et j'imagine ce couple de paysans, immortalisé par Millet, qui matin et soir quand sonne la cloche, arrête son travail ; Madame cesse de glaner et se redresse, Monsieur pose son outil et se découvre, et ensemble ils marmonnent quelques patenôtres avant de reprendre le labeur. Ils ne comprennent probablement rien à ce salmigondis en latin macaronique mais qu'importe ; pendant quelques secondes nos deux bipèdes se sont singularisés des autres mammifères.



Avant de quitter notre chère mosquée bleue nous avons pris l'autobus qui longe la Corne d'Or pour un pèlerinage confraternel dans la maison de Pierre Loti. Le site est magnifique mais plus une trace de Julien Viaud si ce n'est le restaurant « Aziyade » : même la stèle en pierre qui rappelait combien l'écrivain avait aimé ce pays a disparu. Le comble c'est quand même le boulevard Pyerlot !

A notre retour un soir, vers minuit, à Ayvalik, nous retrouvons avec bonheur « *La Billebaude* ». Encore une journée de perdue pour les formalités de sortie. Nous la mettons à profit pour une visite du marché du jeudi ; une profusion de fruits et de légumes et, malgré une pluie battante qui nous transperce jusqu'à la moelle des os, nous faisons le plein de vitamines anti-scorbut. Et puis en route vers la Grèce, les formalités à Limnos pour commencer, puis la Kalkidiki.

14 juillet 2009 - DE MEDOC A MEDOR

D'ISTAMBUL A LA SARDAIGNE

CHAPITRE QUATRIEME ET DERNIER.

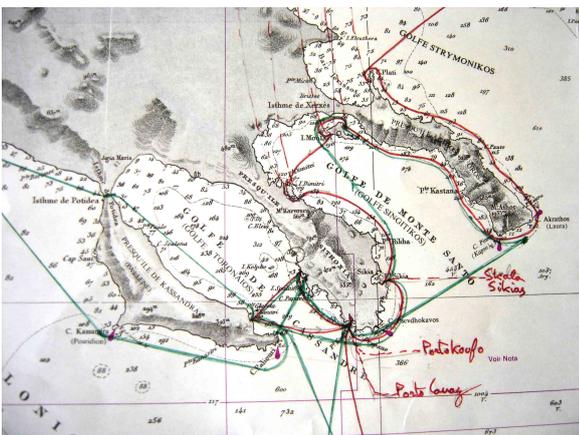
Où l'on voit « La Billebaude » lassée de vents à contre saison, exaspérée par les tracasseries administratives grecques, irritée par les loueurs de bateau qui monopolisent les places à quai, prendre ses cliques et ses claques quitter la mer Egée et faire route vers une Europe plus civilisée.

Le 5 juin nous quittons la marina d'Ayvalik, remplaçons à tribord le croissant turc par les rayures bleues et blanches hellènes, et partons explorer la Chalcidice (Khalkidikis) avant notre rendez-vous à Skiathos, dans les îles Sporades du Nord où Fred nous rejoint pour quelques jours. Une étape obligatoire sur la route : Mirna, capitale de l'île de Limnos et port d'entrée, pour y accomplir nos formalités, réglementaires cette fois, d'entrée dans l'Union Européenne. A trois heures du matin Danièle m'appelle d'une voix angoissée ; sans aucun préavis un énorme projecteur braqué sur nous vient de se démasquer à une dizaine de mètres sur



l'arrière. Encore ces coast guards dont l'hospitalité n'est décidément pas la qualité première. Je les appelle sur la VHF chenal 16, me présente et leur demande s'ils ont des problèmes et si je peux leur être utile...ça leur coupe le sifflet et quand ma proposition insolente se fraye un chemin jusqu'à leur cerveau reptilien ils préfèrent disparaître dans la nuit. En revanche à Mirna le coast guard de service est plus aimable ; il passera cependant une

bonne demi-heure à éplucher ma police d'assurance. Je suis habitué car c'est au moins la dixième fois que les fonctionnaires grecs contrôlent mes papiers et la lecture d'une attestation d'assurance en français prend entre 20 et 40 minutes suivant le QI du coast guard. Beaucoup mieux tout de même qu'à l'aller ; à Lesbos par exemple où l'on a voulu me faire accoster le quai de quarantaine, où l'on m'a obligé à passer à la douane alors que je venais de Plomarion à quelques milles de là, et où, cerise sur le gâteau, on m'a demandé de montrer mon brevet de skipper. J'ai ressorti comme d'habitude mon couplet sur la citoyenneté européenne, l'espace Schengen etc. mais autant s'adresser à des bœufs.



Nous avons prévu une journée à Limnos mais le quai est en plein travaux et la conjonction des marteaux piqueurs et des bull dozers nous pousse à repartir. Une longue journée de moteur et au crépuscule nous laissons tomber la pioche à Porto

Koufos. Michel C. nous l'avait recommandé et nous ne sommes pas déçus. C'est un port naturel charmant où les indigènes sont hospitaliers et serviables ; ni coast guards ni charters. Une escale de rêve comme nous en avons connues en Crète. La Chalcidique c'est si l'on veut le Péloponnèse en miniature : trois péninsules



boisées qui pointent vers le Sud. A l'Est le mont Athos république monastique au statut très particulier, au centre la presqu'île de Sithonia et à l'ouest celle de Kassandra ; Porto Koufos c'est au milieu. Le surlendemain de notre arrivée branle-bas matinal pour une longue journée de navigation dans le golfe de Singitikos le long de la Sainte Montagne « où les hommes meurent toujours et ne naissent jamais » et pour voir, de la mer, quelques-

uns des principaux monastères idiorythmiques et cénobitiques. Mais le dieu des orthodoxes n'est pas avec nous car un vent de 25 nœuds se lève en fin de nuit, le cousin germain qui a mouillé tout près de nous chasse et se rapproche de manière inquiétante. Bref à 7 heures du matin le patron renonce à cette croisière hautement spirituelle et retourne se coucher décidant qu'à défaut de purifier nos âmes de mécréants on ira plutôt laver notre linge sale dans la marina de Porto Carras ; une vraie marina privée, grand complexe touristique créé par l'armateur John P. Carras, ce qui en Grèce est exceptionnel puisqu'ici la construction des marinas est interrompue dès que la subvention européenne a été versée. De Porto Carras une barcasse – essentiellement ad usum des indigènes qui bossent soit dans le grand hôtel, aux trois quarts vide, soit dans les boutiques chics et désertes de la marina-assure toutes les heures une liaison vers Neos Marmaras sympathique village de pêcheurs devenu très touristique mais qui a réussi à garder beaucoup de charme. Madame fait les courses, légumes et fruits, tandis que Monsieur se fait rafraichir les trois malheureux poils qui lui restent sur le caillou par une jeune marmoréenne un peu enrobée mais très adroite. Tzatziki, retzina et poisson grillé au bord de l'eau puis retour dans notre marina confortable mais sans âme. Il est temps maintenant de mettre le cap vers Skiathos pour y accueillir Frédéric.

Nous venons juste d'y mouiller qu'une vedette de coast guards nous intime l'ordre de déguerpir, ordre peu compréhensible car nous ne gênon personne et par ailleurs le port est plein. On se conforme à leur injonction ; on va mouiller dans la baie voisine. A une heure du matin un vent de nord de trente nœuds nous fait chasser et on retourne mouiller où nous étions douze heures plus tôt ; cette fois le mouillage est bien encombré –les coast guards dorment – et ce petit slalom nocturne exige un peu d'attention. Après une nuit au « quart comme » le beau temps revient et avec lui



les coast guards mais cette fois je refuse de bouger prétextant, ce qui est exact, une relève d'équipage. Une exploration du port m'ayant persuadé que toute tentative d'accostage serait un casus belli avec les

charters, c'est en annexe que Fred embarquera au clair de lune pour un petit media nocte familial.



La courte semaine passée dans les Sporades sera un des meilleurs moments de cette croisière. Le plaisir de reconstituer un équipage qui nous rappelle de bons souvenirs, les retrouvailles avec Silvio et Laura à bord de « Levantina », un petit vent qui permet à notre cher Volvo de poursuivre en paix sa convalescence, et quelques très jolis mouillages hors des sentiers battus où l'on ne craint pas l'arrivée des « flottilles » d'une quinzaine de bateaux organisées par Mooring ou Sunsail. Après Planitis, une baie complètement fermée dans l'île sauvage de Kira Panaya habitée uniquement par des chèvres, on visite la côte sud de Alonnisos et on passe deux nuits dans la minuscule calanque de Rousoumi (à côté du port de Patitiri) où le pêcheur nous montre au passage

ses poissons avant que nous n'allions les faire griller dans sa « psaro taverna ». Ensuite, toujours au sud, l'île de Skopelos : la crique de Panormou où l'on s'amarré aux arbres et aux rochers, et, le lendemain, le petit port de Loutraki point de départ d'une exploration de l'île en voiture avec les levantins. C'est aussi là que Frédéric qui, tel Mercure aux pieds ailés a apporté dans sa musette comme présent des Dieux de l'Olympe deux filtres à gazoil, se verra récompensé par un changement de filtres et, en prime une vidange d'huile. Aucun doute il est nettement plus souple et plus adroit que le patron même si sur la balance il a largement rattrapé son cher papa ; sans doute la malbouffe des restaurants dont ses activités nomades lui imposent la fréquentation.

Après des pastas à bord de « Levantina » on se quitte provisoirement pour ramener Fred à Skiathos. Cette fois on mouille assez loin du port au milieu des petits bateaux qui hivernent sur coffre bien décidés à ne bouger en aucun cas. Un dernier diner familial dans un bistrot au-dessus du port où, à moins de cent mètres de la mer on est déjà loin de la horde de touristes, et puis Frédéric repart vers de nouvelles aventures.

Skiathos étant aussi sale que bruyante, dommage car le site est magnifique, nous partons retrouver « Levantina » dans le port de Skopelos au nord de l'île éponyme. Le village est plein de charme, un peu comme ce qu'on imagine quand on lit les guides qui ne montrent que le bon côté des choses et dissimulent les vérités désagréables, en revanche le port est envahi par une flottille Mooring ; par chance ce sont surtout des anglais nettement plus discrets que d'autres citoyens européens...Le lendemain arrivée des copains turcs qui arborent un pavillon américain. Ca se fait beaucoup en Turquie pour payer moins d'impôts et j'avais été naïvement surpris du nombre d'américains en escale à Ayvalik. On se demande

comment un état peut tolérer une telle évasion fiscale mais finalement c'est assez courant. Je me souviens qu'il y a quelques années c'est le Chef de l'état en personne qui avait remis la rosette à Charles Aznavour. Je n'ai aucun a priori pour ou contre la légion d'honneur, à la vérité je m'en fiche comme d'une guigne, mais que le président de la République décore un chanteur qui se domicilie en Suisse pour ne pas payer ses impôts ça me laisse perplexe. En tout cas pour le moins dubitatif quand la politicaille franchouillarde vient nous tenir des discours moralisateurs sur la nécessité d'assainir la finance et de lutter contre les paradis fiscaux. Au fait est-ce que Johnny, le pote de Sarko, est revenu « fiscalement » en France ?



Après une journée de fraternisation franco-italo-levantino –turque on se fait de grands adieux (le turc m'embrasse mais Danièle n'a droit qu'à une poignée de main) les uns repartant explorer les Sporades et les autres, nous pour tout dire, attendant un créneau favorable pour dégringoler vers le Péloponnèse. Hélas trois fois hélas le nord est qui sévissait à contre-temps il ya un mois, et qui devrait maintenant nous pousser vers le Sud, est remplacé par un invraisemblable flux de sud-ouest dont « weather on line » n'annonce pas la fin avant une semaine. Après trois longues journées

d'attente à Skopelos, égayées par une interminable cérémonie paperasses avec les coast guards, on décide de raccourcir notre périple : le Péloponnèse passe à la trappe et rejoint aux oubliettes de l'histoire le mont Athos, les Dardanelles et la mer de Marmara. Direction le canal de Corinthe et le plus vite possible ; tant qu'à avoir des vents contraires autant faire court.

Si la descente le long de l'île d'Eubée se passe plutôt bien avec un bon vent d'ouest, en revanche l'arrivée de nuit dans le golfe d'Athènes avec un vent plus frais est assez pénible d'autant que le trafic est dense. Le pire ce sera Egine où nous avons très difficilement trouvé une place un peu acrobatique dans un port bondé et venteux : l'ancre à l'avant et l'arrière amarré au niveau du beaupré d'une grande goélette. On souffle enfin et on se prépare à dîner quand un coast guard vient nous intimer l'ordre de partir au prétexte qu'on gênerait l'appareillage éventuel de leur zodiac pourtant bien loin derrière. Je propose sans succès d'avancer et de m'amarrer sous le beaupré ; rien à faire nous devons partir ! Le ciel nous prend en pitié et le capitaine de la goélette vient plaider notre cause ; après quelques palabres le débile en uniforme part, haussant les épaules et levant les bras au ciel.

On décanille aux aurores, toujours un fort vent d'ouest, mais ça beausit progressivement et on passe le canal en fin de journée ; comme c'est devenu routinier on consacre plus de temps au paysage ce qui nous permet de découvrir quelques plantes d'une incroyable vivacité qui s'accrochent aux rochers quasi verticaux des parois : des lauriers roses, des sortes de lavandes et même, à la faveur d'un éboulis, des eucalyptus. A la sortie nous retrouvons notre pendille dans la « marina » tranquille de Corinthe. On y a une paix royale bien loin des tracasseries égéennes, une autre Grèce quoi ! Le lendemain on organise une dégustation comparative de raki turc et d'ouzo grec au profit de quatre étudiants qui naviguent tous les ans de manière spartiate et sympathique sur un minuscule voilier de 6,50

mètres. Ca change agréablement des caravanes flottantes qui envahissent les ports et dénaturent le beau nom de plaisance. Nick vient du Nevada, sa copine Victoria est néo-zélandaise, Sean l'irlandais a pour amie Harmony la californienne. Je visiterai sûrement leur blog www.heartofgoldfinalvoyage.blogspot.com

Après Corinthe, et appliquant strictement le théorème du retour inverse, escale à Nisis Trisonia. On retourne dans notre psaro taverna « Poséïdon » un peu à l'écart du bord de mer : calme, Wifi, et énormes daurades grillées. Comme à l'aller Batman se promène allègrement sur la terre : au moins 600 mètres d'erreur cartographique ce qui est exceptionnel dans nos régions dites civilisées.



On avait, à la Sagem, trouvé des erreurs du même ordre en numérisant des cartes de Yougoslavie ; il s'agit bien d'erreurs topographiques largement supérieures aux biais induits par les différences de modèles géodésiques qui n'excèdent jamais 150 mètres. Ceci pour rappeler le danger des cartes électroniques qui paraissent toujours neuves qu'elles qu'en soient l'origine et la date. Par exemple en Indonésie où nos cartes en noir et blanc ne mentionnaient aucune mise à jour depuis 1927 nous

étions méfiants. Avec une carte électronique toute cette précieuse information disparaît. Batman navigue, lui, avec une précision diabolique dans un repère canonique mais la carte n'a pas suivi les mêmes progrès. Petite révolution dans la façon de naviguer puisque c'est

notre position qui est juste et la carte qui est fautive ; d'où la nécessité de savoir passer d'une navigation absolue à une navigation relative. Pour nous ça consiste surtout à avoir un œil dehors. Batman c'est le dernier avatar de la navigation GPS à savoir un indicateur cartographique, merveilleux gadget dont « *La Billebaude* » s'est équipée pour cette croisière. Cette petite chauve-souris indique en permanence notre position sur la carte qui défile sur l'écran et on peut afficher une



« fermeture vitesse ». Ça complète nos équipements précédents et maintenant on peut comparer l'ensemble à un coquepit de Boeing. Assis en haut de la descente on a la vision extérieure, en dessous, en tête moyenne, la console qui rassemble le loch, la girouette, l'anémomètre et le sondeur et, en tête basse, Batman que Laurent, notre shipchandler favori, a monté sur étrier pour qu'on puisse l'orienter soit vers la table à cartes soit vers le coquepit. Ajoutez à main gauche la commande de Toto, notre pilote électrique, et vous conviendrez que la navigation n'a plus grand-chose à voir avec celle de nos jeunes années quand, après plusieurs journées d'estime pifométrique et quelques observations plus ou moins acrobatiques, on avait le délicieux frisson de l'atterrissage. A la sortie du golfe de Patras une courte escale technique à Argostoli (Céphalonie). Cette fois nous n'allons pas à la pseudo marina excentrée mais au quai principal en plein centre-ville. Je porte à pied mes jerrycans à la station-service la plus proche et, au moment d'appeler un taxi le pompiste sans rien dire va me chercher un diable. En lui ramenant son caddie Danièle fera une halte au marché et un plein de fruits et de légumes. Argostoli, une bourgade tranquille et accueillante ; décidément on se sent bien en Ionienne. On repart aussitôt vers la Sicile et Messine ayant choisi de visiter Taormina plutôt que de faire le tour par le sud (Empédocle,

les Eygades etc.). D'autant qu'un skipper italien rencontré à Salinas nous a recommandé la marina de Porto del Etna, moderne accueillante et bon marché. Les deux premiers qualificatifs s'avèrent exacts mais quant aux tarifs nous n'avons jamais payé aussi cher : 100 euros par jour, eau et électricité en sus ! Au diable l'avarice : l'endroit est confortable, le village de Riposto un vrai décor de film, les fruits et les poissons – le fameux spada de Messine- délicieux, les siciliens serviables, gais et astucieux, l'Etna magnifique. On fête mon anniversaire à Taormina dans un restaurant recommandé par une sicilienne ; pas un touriste uniquement des gens de Catane et de Messine. Fred a eu, il y a quelques années, un coup de foudre pour Taormina, on le comprend. A lui tout seul le jardin municipal vaut le déplacement. Le lendemain excursion sur les pentes de l'Etna : de ravissants villages jusqu'à mille mètres puis les vergers laissent la place aux châtaigniers et aux genêts qui, boostés par la lave, se prennent pour de véritables arbres. Je



pensais aller au sommet mais il paraît que c'est une autre excursion...tant pis ce sera pour une autre fois. A défaut c'est une très jolie promenade naturaliste sur les flancs du volcan ; on s'arrêtera pour voir les bolets délicatement posés sur des fougères dans les paniers des mycophiles, rares promeneurs rencontrés, ou pour goûter les différents miels : le miel de châtaignier très foncé, le zagara miel d'agrumes –citrons surtout- ou celui très clair le



milleflora. Giovanni notre jeune guide très écolo, prof de yoga le reste de l'année, nous montre les plus récentes coulées de lave de 2002 et 2008 qui se sont arrêtés assez loin de la côte ; pas comme celle de 1929 qui a détruit de nombreux villages que Mussolini s'est engagé à reconstruire sans délai ; promesse tenue contrairement à ce qui se passe maintenant. O tempora O mores.

Ensuite ce sera l'arrivée en Sardaigne où nous retrouvons avec bonheur la marina de Santa Maria Navarrese que nous avons découverte en 2001 alors qu'elle venait juste d'ouvrir. C'est un minuscule village, écart communal de Braunéi, bourgade dans la montagne à 10 Km de là au milieu de la superbe région dite Ogliastra. A part des oliviers millénaires pas grand-chose : quelques commerçants, une pharmacie, une plage ,des restaurants (nous avons nos habitudes au Fontana où nous connaissons maintenant toute la famille) ; pas d'internet pas de station-service mais aucun problème pour se faire conduire par Pietro au village voisin où je peux remplir mes jerrycans ; Aucun problème non plus pour qu'un mécanicien du petit chantier naval vienne changer, une fois encore, les filtres à gasoil (on n'est jamais trop prudent quand la santé du teuf teuf est en jeu) ; On avait beaucoup aimé les siciliens , on adore les sardes . Aucun doute le niveau de civilisation varie en raison inverse de la longitude.



Au moment de laisser tomber la plume je tombe sur un article de « Loisirs nautiques » récit d'une croisière d'été dans les Cyclades dont la conclusion n'est guère

encourageante. A l'issue de notre périple je serai encore plus catégorique et vous recommande vivement de ne pas naviguer à l'est du canal de Corinthe sauf si vous tenez à vous assurer que les civilisations sont mortelles....

Fin , pour cette fois...